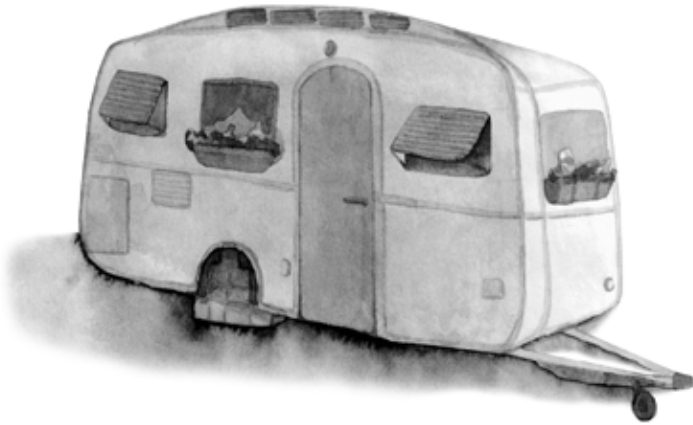


Louise Sebillet

Folle-Pensée



À tous ceux qui luttent contre leurs folles pensées.

Note de l'auteurice

L'histoire racontée ici s'inspire de faits réels. Ce livre ne saurait être exhaustif au sujet de la dépression et des troubles anxieux.

Tous les lieux et les noms ont été changés. Celui de la clinique, de l'association de recherche, et même parfois le genre des personnes, par respect pour l'ensemble des protagonistes.

Je laisse le soin aux lecteurs de démêler le vrai du faux. Ce n'est, au fond, pas le plus important. J'espère pouvoir, un jour, écrire ou lire un livre sur la même thématique, et dans lequel l'identité des personnages ne sera plus réécrite. Parce que le tabou et la honte ne doivent pas faire partie de l'histoire.

**Folle-Pensée,
février 2022**



Avant Léna, ma seule amie était une bouteille. J'avais bien eu quelques fréquentations au lycée mais, d'année en année, ils s'étaient tous casés, me laissant comme une merde. Avant Léna, donc, je n'avais personne. Juste l'alcool. Souvent une bouteille de Jack Daniel's. J'aimais mon whisky sec, qui brûlait dès les premières gorgées. À la fin, je ne sentais plus rien. Ni dans ma gorge ni dans mon cœur. C'était plaisant, mon corps se réchauffait lentement. Je variais parfois avec une bouteille de Jameson, parfois avec du Grant's. Un représentant au rayon alcool du Super U m'avait un jour fait la réflexion que, quitte à boire du whisky, autant en prendre du bon. Un de ceux qui vieillissent en fût de chêne et qui coûtent la peau du cul. Je l'avais superbement ignoré. J'étais fidèle. Du mauvais whisky pour une mauvaise fille.

J'habite une caravane, un peu plus petite qu'un mobile home. Elle n'a plus de roues. Cela fait vingt-six ans qu'elle est dans le champ du vieux Ezio, au bord d'un lac noir, dans le vallon de Folle-Pensée. Au loin, on peut voir les chênes majestueux de Brocéliande. C'est réconfortant de se réveiller chaque matin avec le même paysage. Le lac, ici,

la forêt, là-bas. Je ne sais pas tellement pourquoi j'ai choisi ce coin. À quel moment on se dit « Ça y est, je suis chez moi ici » ?

Plus jeune, j'avais l'impression de courir après un je-ne-sais-quoi. Quelque chose qui s'apparentait au bonheur. Je ne l'ai jamais trouvé. Épuisée, j'ai marqué un arrêt ici. Dans ce camping de rien du tout. Ça aurait pu être n'importe où. C'est tombé ici. C'est avec le temps qu'on appelle ça un chez-soi. Le temps de s'approprier, j'imagine. Le lac est devenu mon voisin, la forêt mon horizon. J'ai arrêté de rêver à un ailleurs. Folle-Pensée est devenu ma maison.

Le cliquetis métallique de la bouilloire me tire de mes pensées. Je sais qu'il va bientôt arriver. Je n'ai pas peur. Pas de lui. C'est juste que les relations humaines m'ont toujours été compliquées. Je suis isolée dans cette caravane depuis bien longtemps.

L'eau bouillante fait danser mon sachet de thé. Léna dit qu'il n'y a rien de plus abject que les sachets d'Earl Grey Twinings, mais c'est une des rares boissons que je peux avaler et qui m'éloigne un temps de mes envies de pitancher. J'aime cette sensation brûlante qui anesthésie mon palais, le goût amer lorsque le sachet a trop infusé. Souvent, je me poste ici même, devant la fenêtre de ma petite cuisine, la tasse bouillante entre les mains. J'observe l'étendue grise du lac, l'herbe verdoyante autour. Il n'y a pas de vision plus paisible. L'humanité entière pourrait bien crever que je ne le saurais pas. Et c'est tant mieux. Ils sont rares, les visiteurs à s'arrêter au camping d'Ezio.

On n'est que deux à vivre ici à l'année : Carla, une vieille rombière amoureuse de son chat, et moi. Ezio, le gérant du camping, est un vieil Italien. Il a un jour installé des toilettes,

une douche, délimité des emplacements et décrété sans autre forme de procès que c'était un camping. Son grand rêve était d'en faire un hébergement incontournable dans le haut lieu touristique qu'est la forêt de Brocéliande. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est lui. Il y a cru les premières années. Ce n'est pas tellement sa faute. J'imagine que, lorsque l'on est un jeune débarqué des Pouilles, l'endroit le plus pauvre d'Italie, la France fait rêver. Même à Brocéliande. « Tu verras que l'endroit va devenir aussi célèbre et prisé qu'Arcachon, faut juste être patient », me disait-il. Il avait de l'espoir, Ezio. Ça me faisait de la peine pour lui. Même si, au fond, je n'ai jamais pu l'encadrer.

Il est arrogant et méprise les femmes. Pas visionnaire pour un sou non plus. L'endroit est devenu miteux et accueille désormais autant de gens bizarres que l'humanité peut en contenir. Beaucoup mènent une sorte de quête autour d'une magie ancestrale dont seule la forêt de Brocéliande renfermerait les secrets.

À quelques centaines de mètres du camping, la fontaine Sainte-Dymphne n'arrange rien. « Sainte Dymphne, sainte patronne des faibles et des innocents », peut-on lire à l'orée du bois. Comprenez ici : malades mentaux et fous.

Chaque hiver, au moment des dépressions saisonnières, de pauvres hères viennent y jeter quelques deniers en échange d'un vœu. Ils arrivent par grappes. Certains s'arrêtent ici dans ma caravane, comme s'il s'agissait d'un office de tourisme. Il m'est même arrivé d'offrir du thé. À des femmes surtout. Elles sentent le patchouli et la sueur et laissent sur ma banquette l'odeur rance des gens qui ne se sont pas lavés depuis trois plombes. J'essaie de leur faire comprendre ce que je pense de Sainte-Dymphne, mais il semblerait que je n'ai jamais affaire aux couteaux les plus aguissés du tiroir.

Croyez-moi, ses eaux bouillonnantes ne sont pas plus guérisseuses que je suis sainte. Ce n'est que mon avis. Il n'empêche qu'on a appelé le village d'à côté Folle-Pensée. Un hommage à cette nuée de pèlerins venus soigner leur caboche depuis la nuit des temps. Ma pauvre maman aurait bien ri de voir sa fille ici. Ceci étant, le nombre d'illuminés à venir là est à relativiser, Dieu merci.

Brocéliande, Sainte-Dymphne et Folle-Pensée ne sont jamais devenus le Lourdes local, malgré toute l'énergie déployée par Ezio.

Le vieux se retrouve avec ses deux bonnes femmes comme fidèle source de revenus.

Un moteur me tire de mes pensées. Par la porte d'entrée, je vois un gros SUV gris approcher. Des flaques d'eau saumâtre éclaboussent sa carrosserie rutilante. Tant mieux. À nous deux, Édouard Rostend.

C'est donc lui. @Edouard_OSFD. Édouard Rostend de son vrai nom. 300 000 abonnés sur YouTube. 100 000 sur Instagram.

Je crois que, dans une autre vie, on aurait pu être amis. D'après ce qu'il raconte de lui, il a été ouvrier dans une usine d'équipement automobile. Syndicaliste virulent pendant 40 ans avant de s'offrir une retraite bien méritée. Seulement, les collègues lui ont manqué, la solitude lui a pesé.

Les réseaux sociaux ont ce petit quelque chose d'extraordinaire : les gens y parlent librement comme s'ils conversaient avec des amis.

Passionné de faits divers, Édouard a entendu parler sur W9 de l'Organisation de Soutien aux Familles de Disparus (OSFD), qui permet d'épauler les forces de l'ordre et ainsi d'aider des personnes à retrouver leurs proches. En vérité, 90 % du travail de l'OSFD concerne des disparus volontaires : des personnes majeures qui ont délibérément choisi de partir. Édouard y a vu un signe, lui qui a toujours voulu intégrer le « 36 », comme il l'appelle. Comprenez le 36, quai des Orfèvres, ancien siège de la police judiciaire parisienne. Lui

qui, placé à 8 ans dans un foyer, a perdu sa famille très tôt et aurait tellement souhaité en retrouver une. C'est « une sorte de mission de vie », dit-il.

Depuis, Édouard cherche, lit, trie, analyse tout pour permettre à des familles d'être de nouveau réunies. Ça, c'est sa version.

Je le suis depuis plusieurs mois sur les réseaux. J'ai visionné toutes ses vidéos, lu tous les commentaires qui les accompagnent. Ils sont abjects, crachant sur tous les mal-en-point de ce pays qui disparaissent volontairement. Je lui en veux de ne pas modérer cette haine gratuite.

Il est parfois accompagné d'une certaine Jacqueline, qui semble plus douce. Elle parle des *johatsus*. Les « évaporés », en japonais. Des gens qui, pour échapper à un mal-être, disparaissent du jour au lendemain. Ça me plaît ce terme. C'est poétique, *johatsus*. J'aurais préféré avoir affaire à Jacqueline plutôt qu'à lui.

À travers le voilage de ma fenêtre, je le vois qui descend de sa voiture, le pas lourd. Il a mis une parka Tribord et des chaussures de randonnée neuves. Le genre de trucs qui fait bourlingueur en temps normal. Je peux sentir l'odeur écœurante du plastique, tout droit sortie du Décathlon. Forcément, le gars les salit en moins de deux. Le schiste rouge d'ici, transformé en terrain boueux par la pluie, ne fait pas de cadeau. Il regarde autour de lui, une sacoche d'ordinateur en bandoulière, sa main droite photographiant tout ce qu'il peut avec son smartphone. Je vois mon vieux Ezio arriver main tendue, les cheveux gras ou mouillés. Il arbore son meilleur sourire. Je le connais par cœur cet air-là : « Eh ! Bienvenue dans mon camping ! »

Dans ces moments-là, mieux vaut que Carla et moi soyons terrées au fond de nos caravanes, sous peine de nous ramasser un regard assassin.

« Tu fais mauvais genre, Nine », m'avait-il lancé un jour. Ben tiens. Ce n'est pas faute de l'avoir entendue dans ma jeunesse, mais elle fait toujours mal, celle-là. Il faudrait que je songe à l'assumer clairement et à me la graver en épitaphe : « Ci-gît Charline, dite Nine. Fille de mauvais genre, première du nom. »

Il a beau parler, Ezio, mais le Édouard a l'air de lui mettre un sacré vent pour une location d'emplacement. Mon propriétaire se retourne de mauvaise grâce et lui indique mon petit cottage, encore décoré de quelques bouteilles vides dans les jardinières. Le gars le remercie et se dirige droit vers moi. Léna ne s'était pas trompée.

Il a l'air bête. C'est ce que je me répète mais, au fond, il m'impressionne. Ses larges épaules se balancent au rythme de ses pas. Je l'imagine très bien plier de la tôle à main nue dans son usine.

Il monte les quelques marches de ma terrasse en faisant trembler l'ensemble. D'instinct, je recule dans la pénombre. De là, je peux l'observer, mieux l'appréhender. Il frappe trois coups secs et se colle immédiatement à la vitre, persuadé peut-être d'avoir une vision à rayons X à travers le voilage.

Il faut lui reconnaître que, contrairement à d'autres youtubeurs, Édouard n'a pas menti. Il ressemble exactement à ses vidéos. Le visage potelé, un peu rougeaud. Le front ridé, des poils sur le nez et un crâne dégarni. Sans filtres.

Il laisse à peine passer quelques secondes que le voilà déjà en train d'abaisser la poignée. Je prends mon regard le plus dur et ouvre la porte.

Édouard Rostend sursaute et manque de tomber de la terrasse. Je m'en fiche. On ne force pas l'intimité des gens ainsi.

« Vous cherchez quelque chose ? »

Édouard Rostend se relève et reprend une contenance.

« Charline Delormeau ? »

Je ne réponds pas. À quoi bon ? Ezio le lui a déjà confirmé.

« Je suis Édouard Rostend, enquêteur pour l'Organisation de Soutien aux Familles de Disparus. Une famille m'a sollicité pour rechercher un de ses proches. D'après nos renseignements, vous avez été en lien avec cette personne récemment. »

Son discours est rodé. La carte qu'il me tend est impeccable : un petit carton plastifié avec sa photo et le sigle de son association. Comme les flics. Je ne réponds toujours rien. Aucune envie de lui faciliter la tâche. Je sais tout ça : l'OSFD intervient quand les flics ne trouvent plus rien. Les bénévoles de l'asso enquêtent alors, souvent à la demande des proches. Des sortes de Sherlock Holmes au rabais. Je suis méchante. Sans doute font-ils un boulot formidable, mais je n'aime pas ce type.

« Léna Malaubert, ça vous dit quelque chose ? »

Toujours silencieuse, je m'écarte de la porte et le laisse entrer.

Je m'installe sur ma banquette défoncée et lui fais signe de s'asseoir en face, sur mon inconfortable tabouret pliant. J'ai la place dominante. Je ne lui propose pas de boisson. Pas pour l'instant. Ma tasse encore chaude occupe mes mains tremblantes. Il ne voit rien, trop occupé à scruter mon intérieur. Il se veut discret, mais son regard se pose sur mon égouttoir en plastique rempli de vaisselle, sur ma petite bibliothèque, sur mon chat qui dort paisiblement au coin de mon lit.

D'un coup brusque, je claque la porte de ma chambre. L'avantage de vivre dans un mobile home, c'est qu'on peut tout faire en quelques mouvements sans se donner la peine de se lever. Édouard Rostend sursaute, se reprend. Il sort de sa sacoche un ordinateur, un calepin et un crayon.

« Mme Delormeau, je suis missionné par M. et Mme Malaubert, les parents de Léna Malaubert, 29 ans. Ils sont sans nouvelles d'elle depuis sa sortie de la clinique des Princes le 21 septembre. »

Il relève le nez de son calepin et m'observe silencieusement. Je ne cille pas. Il poursuit :

« Mes recherches m'ont mené jusqu'à vous. Tout me porte à croire que vous avez côtoyé Léna assez étroitement. »

Il récite son texte comme s'il s'agissait d'un scénario à la *NCIS*. Ça sonne faux. Il me ferait presque de la peine. Je me faufile hors de la banquette et sors un mug du placard :

« Café ?

– Oui, merci. »

Je lui tends la tasse bouillante et pose la cafetière sur la table.

Nous allons en avoir pour un moment.